céder, durant le mois de janvier courant, à l'élection de leurs officiers et d'un délégué à la convention. Le secrétaire de chaque Cercle doit immédiatement faire rapport de telle élection à monsieur le censeur de l'Union, M. L. Roy, à l'Acadie.

J. A. СНИГОУН,

Secrétaire.

La Patrie, 16 janvier 1878.

Le fermier négligent et l'auge à cochons.

Nous soumettons à l'attention des abonnés à la *Gazette des Campagnes* l'article suivant, afin qu'ils le communiquent à leurs voisins cultivateurs toujours si obstinés à ne pas recevoir les journaux d'agriculture. Comme nous l'avons déjà dit, si nous croyons nous adresser par nos écrits qu'aux abonnés de la *Gazette*, nous nous dispenserions de donner certains conseils et de faire certains reproches qui sont loins d'être à l'adresse de nos abonnés.

Nous savons que grand nombre de nos cultivateurs se servent de la *Gazette des Campagnes* pour faire de la propagande contre la culture routinière et qu'ils la passent à leurs voisins qui n'ont pas encore eu le courage d'y souscrire. Cette conviction nous est acquise par des lettres que nous recevons de temps à autre. En voici même une que nous recevions hier et que son auteur nous pardonnera de publier ici, afin de démontrer l'utilité d'un journal d'agriculture même à l'égard de ceux qui s'obstinent à ne pas le recevoir. Voici cette lettre :

"Village de Lauzon, 13 janvier 1878.—Je continue mon abonnement à votre journal la *Gazette des Campagnes*, quoique j'aie peu de temps pour mettre en pratique les conseils que vous y donnez ; cependant j'ai du plaisir à instruire les autres quand l'occasion s'en présente.—Ci-inclus \$1.—Votre etc., F. M. GUAY, N. P."

Nos explications données, nous signalons le fait qui fait le sujet de cet article.

Il n'y a pas absolument longtemps, un fermier écrivait à un de ses amis, qu'il n'était pas chanceux dans l'élevage de ses cochons. Quoiqu'il leur donnât tous les jours vingt seaux de laines mêlées à une quantité de lait caillé, ses jeunes porcelets dépérissaient à vue d'œil. L'ami croyant que la maladie était la cause de ce dépérissement voulut aller offrir le secours de ses connaissances vétérinaires. Arrivé chez le fermier, celui-ci tout alarmé raconte sa longue histoire, il croyait même à un sortilège qu'il attribuait à un pauvre à mine suspecte auquel il avait refusé l'aumône quelques semaines auparavant. Ils se rendirent donc à la porcherie, et le vétérinaire constata que la maladie des jeunes porcelets était la maladie de l'auge. Après examen, on s'aperçut que le fond de l'auge avait une large fente par laquelle s'écoulait la nourriture offerte aux jeunes cochons. Voyez de là l'étonnement du fermier négligent qui ne s'était pas aperçu que le fond de l'auge à cochons avait une large ouverture.

S'il nous était permis de visiter les granges et les étables de nos cultivateurs négligents et routiniers, que de pertes n'aurions-nous pas à signaler ! et ces cultivateurs routiniers, négligents et peu soucieux ne cessent de répéter que l'agriculture ne paie pas ; et les enfants sans cesse entendent dire à leurs parents que le métier de cultivateur, est un métier d'esclave, une occupation ingrate !

Quand nous voyons un cultivateur négliger toutes espèces d'améliorations indispensables à la bonne production de sa terre, sous prétexte que ça n'en vaut pas la peine, qu'il vend le meilleur choix de ses animaux afin d'obtenir de l'argent pour se faire marchand ou commerçant de produits agricoles, voler dirons-nous ce qu'il avait puisé si largement de la terre sans songer à lui restituer sous quelque forme que ce soit la nourriture qu'elle a besoin pour produire de nouveau, voler pour ainsi dire l'héritage de ses enfants, pouvons-nous nous empêcher de croire que ce cultivateur a lui-même dans sa porcherie une auge à cochons dont le fond est fendu ?

Quand nous voyons un cultivateur souscrire à une demi-douzaine de journaux politiques, et qu'il passe son temps de loisir à les lire, tandis qu'il ne reçoit pas même un seul journal d'agriculture, nous ne pouvons nous empêcher de croire que cet homme a dans le fond de son auge une large et profonde ouverture. (Assurément nous ne trouvons pas à redire qu'un cultivateur reçoive même plusieurs journaux politiques, pourvu qu'il souscrive à un journal tout particulièrement consacré à le renseigner sur les choses de l'agriculture).

Quand nous voyons un cultivateur ne s'occuper nullement à

réparer les clôtures de son jardin, dont les planches sont à peine clouées ; dont les champs offrent libre accès aux animaux par le défaut d'une clôture bien entretenue, où nous voyons les gonds des barrières pouvant à peine tenir aux poteaux ; quand nous voyons autour des bâtiments et des écuries un amas de fumier, séjourner même plus d'une année sans aucun abris, exposé au lavage des pluies et à l'ardeur du soleil brûlant de l'été ; quand nous voyons la cour aux bestiaux tellement boueuse qu'après même une journée de pluie les animaux peuvent à peine y marcher, nous en venons également à la conclusion que ce cultivateur doit nécessairement avoir un auge à cochons dont le fond doit avoir une profonde ouverture, et ce cultivateur lui-même une large fêlure à la tête.

Quand nous voyons un cultivateur fréquenter assidûment les cercles politiques, ne perdant aucune occasion d'assister aux séances de nos cours de commissaires à chaque mois de l'année ; quand il souscrit une somme assez ronde pour des fins politiques et qu'il refuse de payer une ou deux piastres pour devenir membre d'une société d'agriculture ; quand il ignore l'existence d'une société d'agriculture dans son comté, et qu'il ne connaît pas même le nom du président de cette société ; qu'il ignore où s'est tenue la dernière exhibition du comté, nous en venons à la conclusion de croire de ce malheureux cultivateur à une fente dans le fond de son auge à cochons.

Quand nous voyons un cultivateur acheter des engrais, soit en superphosphate ou autrement, et qu'il laisse se perdre les cendres et la fiente de ses volailles ; quand nous le voyons essayer toutes espèces d'améliorations sur ses champs, excepté celles qui pourraient être créées par un travail intelligent et économique ; quand nous le voyons se procurer les meilleurs grains, sans considération du haut prix, pour les enfouir dans une terre qu'il n'a pas su convenablement améliorer au moyen de bons labours et d'engrais qu'il pouvait confectionner lui-même ; quand les champs qui avoisinent sa maison sont en apparence bien cultivés et que partout ailleurs, sur sa propriété, les mauvaises herbes sont en abondance, que les chardons, le chiendent et la marguerite y poussent avec vigueur, un pareil cultivateur, nous pourrions en donner la garantie par écrit, à nécessairement une fente dans le fond de son auge à cochons.

Quand nous voyons un cultivateur employer son temps à se promener en voiture à quatre roues qu'il a achetée de préférence à une bonne charrue dont il avait absolument besoin, ou à une faucheuse qui lui aurait épargné la main-d'œuvre, quand nous voyons ce cultivateur se promener dans un temps où il devrait s'occuper de la vente de ses produits, ou de la réparation de ses instruments d'agriculture ; qu'il va de paroisse en paroisse visiter des amis dans un temps même où il a à son service trois ou quatre journaliers qui peut-être à défaut de surveillance de la part du maître laissent par le manque de soins dépérir les animaux encore nombreux que notre cultivateur-touriste possède, nous en venons à la déplorable conclusion de croire que, avant qu'il soit longtemps, la terre de ce cultivateur sera entièrement ruinée, sa propriété tellement négligée et sa porcherie tellement en désordre, que le fond de son auge à cochons ne pourra plus même tenir cloué.

Facilité du beurre à prendre un mauvais goût.

La femme d'un cultivateur écrit au *Journal of the Farm* : "De tous les produits de la ferme, le beurre est le plus sujet à se gâter par les odeurs pernicieuses de l'atmosphère. Quelqu'un de la maison avait placé dans la laiterie un quartier de veau sur lequel se trouvait encore un peu de sang et en peu de temps cette viande commença à sentir mauvais, et pour l'avoir laissé séjourner dans la laiterie pendant une journée, j'ai perdu près d'une tinette de beurre qui contracta le goût de viande gâtée."

Cette même dame observe qu'une de ses voisines ne pouvait réussir pendant un certain temps à faire du bon beurre ; il avait toujours un goût désagréable, tellement qu'elle ne pouvait trouver à le vendre. On s'est aperçu que la cause provenait d'un étang d'eau croupie qui se trouvait placé à quelques cents pas de la laiterie ; le vent contribuait à amener vers ce dernier endroit les émanations putrides de cet étang où l'eau corrompue y séjourrait continuellement. On a aussitôt drainé ce terrain afin de l'étaucher, et l'on n'a pas depuis souffert de ce voisinage infect. Le beurre, depuis ce temps, a pu être fait en bonne condition.

Il importe donc non-seulement de ne pas mettre dans la laiterie aucune chose qui puisse donner un mauvais goût à la crème et